



À la fin du XIXe siècle, bien avant l'époque des compétitions sportives modernes et des évaluations standardisées, les pompiers français avaient leur propre rituel : des concours où ils se mesuraient les uns aux autres dans des épreuves aussi techniques qu'exigeantes. Ces rassemblements, à la fois techniques, festifs et populaires, ont joué un rôle majeur dans la professionnalisation et l'identité du pompier.

Melun : la réunion fondatrice

L'histoire débute par un jour d'automne 1864 au chef-lieu de la Seine-et-Marne. Vingt et une sections de pompiers convergent vers la ville pour manœuvrer ensemble. Les règlements nationaux n'existent pas encore. Ces premières rencontres répondent à un besoin simple mais essentiel : se rencontrer, confronter ses méthodes, partager son savoir-faire et, avouons-le, se défier un peu. Les épreuves tournent surtout autour de la rapidité d'exécution : en combien de temps une équipe parvient-elle à alimenter sa pompe et projeter un jet efficace sur un feu simulé ? La réponse à cette question forge la réputation d'une compagnie.



Du geste au manuel : professionnalisation et fédération

Progressivement, les organisateurs enrichissent le programme d'épreuves théoriques portant sur le matériel, la tactique et la stratégie d'intervention. Le tournant institutionnel survient en 1881, quand la [Fédération nationale des sapeurs-pompiers de France](#) prend les rênes de ces rencontres. Dès lors, elles acquièrent une dimension nationale et structurée. Avant cette mainmise fédérale, chaque concours applique ses propres règles, source de frustrations et de contestations sans fin. Comment comparer un premier prix remporté à Lorient avec celui obtenu la même année à Saint-Nazaire ? Pour en finir avec ces incohérences, la Fédération publie un règlement commun en 1891, puis un véritable manuel en 1892 qui détaille les épreuves : revue du personnel (tenue, discipline), inspection du matériel, manœuvres de pompes, examens théoriques, exercices de stratégie pour les officiers et sous-officiers.

Cette normalisation marque une rupture visuelle et culturelle. Le pompier des années 1850, avec son casque à chenille et son accoutrement disparate qui



amusait tant les caricaturistes, s'efface progressivement. À sa place émerge un pompier en uniforme, suivant un code commun. Depuis le décret de 1875, [la tenue des pompiers de Paris](#) sert de référence. Les concours poursuivent plusieurs buts : stimuler l'émulation entre compagnies, perfectionner les gestes techniques, approfondir la connaissance du matériel et encourager la formation théorique. Dans les semaines, parfois les mois qui précèdent l'échéance, les pompiers s'entraînent avec acharnement et assiduité. Comme beaucoup ne sont pas « professionnels », cette compétition joue un rôle déterminant. D'ailleurs, certaines communes n'hésitent pas à solliciter des instructeurs du régiment des pompiers de Paris pour encadrer la préparation et hausser le niveau de leurs sections.



Argent, honneur et souscriptions : l'enjeu municipal

Entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, les concours locaux, départementaux, régionaux, nationaux, voire internationaux se multiplient. Mais participer coûte cher. Pour une petite commune, envoyer sa compagnie représente parfois un sacrifice entre les frais de déplacement, l'hébergement, la logistique... tout pèse sur le budget municipal. Certaines municipalités refusent net, d'autres lancent des souscriptions publiques ou sollicitent des subventions. En 1911 à Sanvic (aujourd'hui quartier du Havre), l'union des commerçants verse 500 francs, la commune 1 000 francs, et le conseil général de Seine-Inférieure 400 francs, sur demande du sénateur Julien Goujon. Cette dépense dit l'importance de l'enjeu. Les pompiers engagés sont de véritables ambassadeurs de leur ville. Leur performance engage l'honneur communal, d'où l'attention passionnée portée à ces événements.

Une saison d'été, des milliers de pompiers

Les concours se concentrent entre mai et septembre, avec un pic en plein été. Plusieurs événements se tiennent parfois le même mois. Ainsi, en juillet 1897, la Fédération recense une longue série de villes hôtes : Milly, Neuilly-sur-Marne, Sainte-Geneviève-Petit-Fercourt, Rambouillet, Fécamp, Péronne, Vesoul, Cholet, Riom, Pont-Audemer, Palaiseau, ou encore Montargis. De même en août 1911, des rassemblements accueillant 70 à 80 corps se déroulent à Vienne et Angers, tandis que d'autres concours plus modestes ont lieu simultanément à Sèvres, Saint-Chéron, Dole, Gorrion ou Draveil. Sans oublier les grandes rencontres



internationales parisiennes de 1889, 1900 et 1906.

Fêtes, fanfares et rivalités

Grâce au développement du chemin de fer, certaines compagnies traversent la France pour participer aux concours nationaux. En 1900, lors de l'Exposition universelle, près de 315 compagnies françaises et 25 corps étrangers (dont Londres, Milan, Buda-Pest, Oporto, Kansas City) se retrouvent au bois de Vincennes.

Les concours prennent rapidement des allures de fêtes patriotiques, bien qu'assez éloignés des grandes manœuvres militaires de l'Armée. Les villes hôtes se parent de drapeaux tricolores, les mairies sont pavoisées, les habitants sortent leurs habits du dimanche. La veille de l'événement, l'excitation atteint son paroxysme. Des trains entiers déversent des centaines, parfois des milliers de pompiers casqués et en uniforme. Les épiciers et restaurateurs vident leurs caves pour assurer les réceptions. Les enfants courent dans les rues et grimpent sur les murs pour mieux voir. Pendant que certains installent les structures d'épreuves, d'autres s'affairent, marteaux et clous en main, à monter les estrades où joueront orchestres et danseurs lors du bal. C'est avant tout une fête populaire dont chacun doit garder un bon souvenir.

Ces événements débutent souvent par une réunion officielle (assemblée de l'union départementale, congrès national de la Fédération), suivie d'un banquet avec les autorités civiles et militaires. Le maire et ses élus, le chef de la brigade locale de Gendarmerie, l'officier commandant l'unité militaire casernée, tous se retrouvent pour échanger compliments et promesses. Toujours accompagnés de leur musique, les pompiers participants se rangent par catégorie sur la place de l'hôtel de ville ou sur le champ de foire, prêts pour l'inspection. La revue du personnel et du matériel, moment très attendu, permet à chacun de montrer ses atouts : ses tenues ou équipements les plus récents... et aussi, parfois, de raviver de vieilles rivalités communales.



Des épreuves entre technique et spectacle

Avant chaque concours, les compagnies s'inscrivent dans une catégorie (excellence, supérieure, première à quatrième division), selon leur effectif et leur



niveau, pour éviter les écarts trop importants entre concurrents. Chaque catégorie détermine le nombre et la difficulté des exercices à effectuer. Les concours valorisent autant les capacités physiques que les compétences intellectuelles. Les manœuvres de sauvetage et d'extinction mêlent adresse, force et ingéniosité : mise en aspiration, assemblage des tuyaux, déploiement d'échelles... À Vannes, en 1907, la compagnie de Lorient stupéfie le public en réalisant un spectaculaire sauvetage à l'aide d'un pont d'échelles. À La Ferté-Milon, en 1913, le lieutenant Monnier et le sergent Delamarre de la compagnie d'Esbly brillent dans les épreuves de stratégie et de théorie et raflent les premiers prix. Lors de ces démonstrations, les pompiers s'observent, se jaugent. Comme lors d'une instruction pratique, ils apprennent en regardant, tels des enfants observant les grands jouer. Chacun s'instruit à travers ce spectacle vivant.

Revenir en vainqueur

Décrocher le premier prix a plusieurs retombées. D'abord, les récompenses matérielles restent modestes : une centaine de francs au mieux, parfois moins, et la remise d'objets symboliques comme les médailles, palmes, couronnes, trophées, statuettes, coupes, plateaux ou diplômes. Objets qui font aujourd'hui le bonheur des collectionneurs. Ces récompenses valident publiquement la valeur d'une compagnie, l'habileté de ses hommes et la qualité de son matériel. Mais la véritable récompense, c'est l'honneur. Collective, cette victoire s'incarne dans le droit d'arborer un « fanion » décoré et surtout de revenir « chez soi » en héros. Les journaux locaux s'en font régulièrement l'écho, relatant les exploits accomplis. À Quincy, après le concours de Brie-Comte-Robert en 1897, la compagnie est accueillie par une foule compacte : « nous pouvons affirmer que sur tout leur parcours dans le pays, petits et grands, s'est mis aux portes et leur a fait une ovation chaude et méritée. C'était une véritable entrée triomphale », écrit *L'Éclaireur de Seine-et-Marne* du 27 mai. Le succès dépasse la seule sphère des pompiers, il devient une affaire municipale. Renforçant la réputation du corps mais aussi de la commune, une victoire ou une place de dauphin peuvent peser dans les décisions municipales à venir : renouvellement du matériel, amélioration des tenues... Le retour des pompiers victorieux s'accompagne toujours de la liesse des habitants, souvent d'un banquet ou d'un punch, parfois d'un feu d'artifice en fin de journée.

Notons que le [Régiment de sapeurs-pompiers de Paris](#), corps militaire, n'avait pas pour habitude de participer officiellement à ces événements. Il obtient toutefois des



prix hors concours lors de grands rassemblements nationaux, comme en 1889 où le président de la République lui remet un vase de Sèvres. Ses officiers, en revanche, siègent fréquemment dans les jurys, transmettant ainsi un savoir-faire de référence. Lors de concours parisiens, il arrive que les soldats-pompiers se produisent en clôture par une démonstration spectaculaire de manœuvre incendie impeccablement exécutée, sous les acclamations de la foule et des autorités.

Industrie, innovation et démonstrations

Ces concours servent aussi de vitrine commerciale aux constructeurs de matériel et aux fournisseurs d'équipements. On y présente des pompes à bras, puis des pompes à vapeur, et enfin des pompes automobiles, des systèmes d'extinction modernes et des échelles de tous types. En 1907, on voit même des extincteurs « spéciaux » introduits lors d'une démonstration par la compagnie des pompiers du gaz du Mans. Les industriels s'invitent à ces événements. Ils viennent observer, convaincre et vendre. Un prix obtenu à un concours peut devenir un argument de poids pour une maison de fabrication.



La trace d'une culture

Les concours de manœuvres et de pompes ont disparu pendant l'entre-deux-guerres ou ont été transformés, mais leur empreinte perdure. Ils ont servi à uniformiser les gestes, à diffuser des innovations et à renforcer le lien entre les pompiers et la population. À forger l'image publique du pompier français. Derrière la fête, il y avait une logique de compétition assumée, où chaque compagnie cherchait à démontrer son sérieux et de s'illustrer face aux autres corps. Dans un monde où le pompier était majoritairement non salarié, la notoriété et l'estime publique ou municipale constituaient la plus précieuse des récompenses. Revenir en vainqueur, c'était rapporter bien plus qu'un trophée, c'était ramener à la ville une part de prestige, visible et racontée.



Quand les pompiers entraient en compétition – concours de manœuvres et de pompes incendie (fin XIXe – début XXe siècle) | 6



Author: [Damien GRENECHE](#)

Damien Grenèche est docteur en Histoire, ancien capitaine (R) au musée de la BSPP et aujourd'hui capitaine d'active à la Gendarmerie nationale. Auteur d'articles et ouvrages sur l'histoire militaire et celle des pompiers de la capitale.